

# Petit courrier de nos lectrices

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **26 (1938)**

Heft 529

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-263108>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

deux ordres. Il y eut les rencontres et réceptions si admirablement organisées par le Comité écossais pour faire connaître et aimer l'Écosse aux visiteuses étrangères, et il faut citer ici, non seulement les visites en groupes à de nombreuses institutions, bibliothèques, fabriques, entreprises, les excursions artistiques et archéologiques, les invitations dans des châteaux ou des jardins, dont les propriétaires faisaient les honneurs de façon charmante, mais encore la journée de l'Exposition de Glasgow, et celle passée à Dumfries, la patrie d'Andrew Carnegie, qui, parti de là pour l'Amérique comme pauvre petit ouvrier tisserand, une fois devenu le milliardaire « roi de l'acier », combla sa ville natale d'institutions utiles merveilleusement bien comprises. Rappelons aussi la belle soirée écossaise, dans le vaste hall de l'Université, où, pour la première fois, nous entendimes les cornemuses et vîmes ces danses traditionnelles, qui font partie du patrimoine de tout Highlander; la délicieuse réception sur les pelouses du jardin zoologique, égayée de chansons d'autrefois dites en costumes nationaux; la brillante soirée offerte par la Municipalité d'Edimbourg, qui nous permit d'admirer le cortège imposant des conseillers et des conseillères tous drapés dans de somptueuses robes de brocard rouge à collet de fourrure. Et enfin la garden-party d'Holyrood.

Holyrood, l'ancienne abbaye des premiers rois d'Écosse, le palais quadrangulaire aux massives tours rondes, où se déroulèrent les tragédies amoureuses de la vie de Marie Stuart, constitue toujours l'un des buts les plus appréciés des visites historiques d'Edimbourg, et j'en avais pour ma part gardé un souvenir très vif. Mais combien pâlit et s'efface le souvenir de cette visite hâtive d'un étrangère de-

vant celui du spectacle offert par ces jardins habituellement fermés au public, de ces pelouses veloutées et fleuries, comme on n'en voit qu'outre Manche, de cette foule féminine dont les toilettes extraordinairement diverses prêtent aux jeux les plus ravissants de couleur et de lumière. Elle s'égailla, cette foule, entre les tentes pavées dressées pour de somptueux buffets, erre dans les ruines de l'Abbaye auprès des tombes des vieux moines, ou encore fait la haie derrière le peloton de la garde en costume XVIII<sup>e</sup> siècle pour saluer respectueusement la charmante duchesse de Kent, qui, délicieuse dans sa toilette mauve, fonctionne avec une bonne grâce infatigable, comme hôtesse de la maison royale. Par une chance exceptionnelle, le temps si généralement maussade et froid durant tout notre séjour à Edimbourg, est ce jour-là doux et exquis, un peu voilé, et traversé de rayons, qui embuent d'une atmosphère dorée la cime bleue de la montagne pittoresquement appelée « Siège d'Arthur ».

Les autres manifestations du Congrès ont été plus directement de l'ordre du Jubilé. Retenons-en spécialement deux: celle d'Edimbourg, au cours de laquelle le Secrétaire d'Etat pour l'Écosse, la baronne Boel et Lady Aberdeen elle-même prirent successivement la parole, après que chaque Conseil national fût venu exprimer son message de reconnaissance à l'infatigable inspiratrice du C. I. F. pendant trente-six ans, en lui remettant un souvenir, dont la collection peut former une belle galerie internationale: broderies de Hongrie, de Tchécoslovaquie et de Pologne, objet d'art d'Italie, marteau de présidence en bois de Norvège, châle tissé en Argentine, livres et publications édités à cette occasion, fleurs, parmi lesquelles figuraient naturellement des

## Petit Courrier de nos Lectrices

**Vox Populi (Genève) à Recluse (N° 528).** — Vous avez raison, en trouvant tout à fait normal de la part de fonctionnaires, de retraités et d'autres personnes également, de faire leurs achats hors de la ville où ils touchent leurs traitements. Vous faites appel aux femmes pour mettre le « hola » à une pareille mentalité. Mais ce sont justement les femmes qui sont le plus déraisonnables dans le domaine « achats ».

Que penser, par exemple, de ces maîtresses de maison genevoises qui font venir leur viande... de Schaffhouse? Ce ne sont pas les ménages à budgets modestes qui se permettent des commandes hors du canton, mais au contraire ceux au portefeuille bien garni! Ceci se passe de commentaires mais, « Mesdames les Féministes » seraient bien inspirées de tirer elles-mêmes les déductions de faits semblables.

**Une très ancienne féministe à Recluse (N° 528).** — Permettez-moi, Madame, de vous demander à mon tour, pourquoi vous voulez abso-

lument que ce soient les féministes qui prennent à tâche de remédier à une pratique que vous désapprouvez, et que je ne discute pas, n'ayant pas d'idées arrêtées à ce sujet? Mais ce que je discute, c'est cette tendance d'invoquer les féministes toutes les fois que l'on trouve qu'il y a quelque chose à réformer sous la calotte des cieux, en clamant bien haut: « Voilà une tâche pour elles! » et en pensant tout bas « si elles ne changent pas cela, elles ne sont bonnes à rien », ceci étant une façon détournée de nous combattre. Pourquoi ne pas appeler les hommes à l'aide aussi? et puisque dans le cas que vous citez, il s'agit d'un fonctionnaire et de ses fils, ne pourriez-vous pas tout aussi bien mettre sur le dos d'être masculins la lutte que vous préconisez?

**M. Wolf (La Chaux-de-Fonds) à Boute-en-train (N° 528).** — Ayant écrit plusieurs pièces suffragistes, dont plusieurs ont été représentées avec succès dans notre ville, je me fais un plaisir de les mettre à votre disposition. (Adr.: 12, r. du Parc).

touffes de bruyère d'Écosse... Et surtout la visite à Aberdeen, lors du week-end qui suivit le Congrès.

Pour beaucoup d'entre nous, celle qui signe ces lignes entre autres, dont la jeunesse féministe fut charmée de récits et de détails sur l'histoire du C. I. F. par notre chère M<sup>me</sup> Chaponnière-Chaix, ce Congrès n'aurait pas été complet s'il ne nous avait pas permis de voir Lady Aberdeen dans le cadre presque féodal de sa maison familiale de Haddo House. Et c'est une vision caractéristique qui nous reste de la doyenne du C. I.

F., accueillant celles qu'elle aime à appeler « ses petites-filles » sur le seuil de la vieille demeure historique, si riche en souvenirs de la grande politique, tant nationale qu'internationale, du siècle dernier. Nous la voyons assises devant le perron, son fils en traditionnel costume écossais debout à ses côtés; nous évoquons l'atmosphère recueillie de la chapelle où s'égrènent les notes de musique religieuse, puis la visite au paisible cimetière, dans un coin du parc, où des fleurs furent déposées au nom du C. I. F. sur la tombe de Lord Aberdeen, et enfin la touchante cérémonie de la plantation « du chêne du Jubilé ». Et tout ceci, le décor champêtre et seigneurial à la fois de ce domaine, cette façon émouvante et digne d'associer tous ses hôtes à sa vie familiale, nous a fait mieux connaître la présidente d'honneur du C. I. F. et par conséquent mieux comprendre encore tout ce dont lui est redevable son organisation, et nous toutes avec elle.

E. Gd.

## VISION D'AUTREFOIS



La fondation du Conseil International des Femmes en 1888

Cliché Bulletin C. I. F.

qui ne la connaissent pas de cette côte unique. Il faut la voir: c'est le conseil que retour de ces vacances, je donnerai à chacun.

**Oban, 1<sup>er</sup> août.** J'ai songé ce soir à la fête nationale que l'on célèbre à cette heure chez nous, et devant les îles montagneuses du golfe, j'ai évoqué les feux de joie qui doivent flamber haut maintenant sur nos sommets. Mais moi aussi, j'ai ici mon feu du 1<sup>er</sup> août: celui du soleil couchant.

L'eau du golfe est absolument immobile: on dirait de l'opale liquide sur laquelle glissent, comme sur une glace unie, laissant à peine derrière eux un léger sillage bleu, les fins voiliers de plaisance, les petits canots à rames, ou les vapeurs chargés d'excursionnistes, partant pour les croisières du soir qui sont la règle dans ces stations balnéaires du Nord. Devant moi, la ligne sombre de l'île de Kerrera coupe net l'horizon de couleur de soufre pâle, alors que, plus loin, brumeuses à leur base, mais déliées à leur sommet, comme si le pinceau d'un artiste japonais en avait tracé la silhouette accidentée, les montagnes de Mull et de Morvern s'épanouissent en un bleu infiniment doux. Gracieusement arrondie, la baie d'Oban s'encadre de constructions pittoresques et de masses de verdure; des vols de mouettes traversent le ciel d'un bande de petits points noirs; et dans l'animation de cette belle journée finissante, j'entends les sons aigres des cornemuses, coupés de roulements de tambours, de la musique d'Oban, qui donne son concert habituel, là-bas sur le gazon de la place de jeux.

Et haut encore sur l'horizon, malgré l'heure tardive, le soleil descend lentement, tel une boule

de feu, projetant le reflet de sa coulée d'or sur les eaux lointaines.

**Oban, 4 août.** Deux belles excursions en mer, durant ces deux journées étonnamment pures et chaudes.

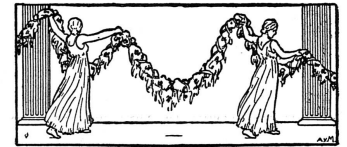
Hier, Iona et Staffa, deux îlots de l'Atlantique. Excursion facile et bien organisée, en confortable vapeur, et parcours si calme, grâce au beau temps, que même en quittant l'abri des passages et des détroits qui serpentent entre toutes ces îles, aucune houle inopportune n'est venue nous rappeler que nous naviguons sur la mer libre.

Iona, célèbre comme lieu de débarquement en Écosse de St-Colomban, qui vint d'Irlande au VI<sup>e</sup> siècle, apporter le christianisme dans les Hébrides d'où il se répandit ensuite dans tout le pays, évoque pour moi, bien plus nettement que d'autres îles de cet archipel, des souvenirs de Bretagne. Même sol rocheux et gris battu par les vents, si bien que la végétation y est rare, même ciel doux et nuancé de nuages, mêmes dunes mélancoliques sur l'horizon, mêmes habitations blanches et basses, terrées dans les coins abrupts. D'ailleurs, on se sent ici en étroite parenté bretonne ethnique, historique et géographique, et cette impression est encore accentuée par la visite des ruines du temps de St-Colomban: restes tout fleuris de véroniques roses d'une abbaye de femmes, croix de St-Martin, au contour d'un étroit chemin sablonneux, vieux cimetière en plein vent, où la légende veut que cinquante-quatre des premiers rois d'Écosse aient été enterrés, et surtout belle cathédrale romane, si différente du style de tant d'églises écossaises, et que l'on restait intelligemment depuis quelques années.

L'intérêt de Staffa, petite île de moins d'un kilomètre de largeur, c'est sa grotte, appelée grotte de Fingal et associée par la légende au souvenir de ce héros gaele, qui fut, paraît-il, le père du barde Ossian. L'aspect en est impressionnant, grâce aux dimensions des blocs de basalte en forme de piliers, ou d'arches, qui en défendent l'entrée, et autour desquels d'autres blocs de basalte, curieusement ciselés par le temps et les intempéries, rappelleraient les tuyaux d'un orgue gigantesque dont la mer serait le souffleur... Mais nous sommes trop nombreux, le débarquement et le réembarquement dans les vedettes qui vont et qui viennent entre le vapeur et l'île prennent trop de temps, et trop de gens manquent totalement du sens de la poésie des paysages, indispensable pourtant ici. Il faudrait être seul, au coucher du soleil, s'asseoir sur les blocs noirs qui conduisent à la grotte, et y voir monter l'assaut de la marée, tandis que le grand vent du large soufflant aux alentours ferait comprendre comment l'imagination populaire a situé ici, non seulement le souvenir d'un héros, mais aussi celui d'un poète.

Après ces évocations d'histoire et de légende, est-ce que j'ose dire que mon excursion d'aujourd'hui a touché à un domaine infiniment moins intellectuel, celui de l'histoire naturelle?

**To the Seal Island, 2 h.**: annonce des écrivains apposés tous les dix pas, le long du port d'Oban. Je ne suis pas très sûre si cette dénomination est purement géographique, ou si ce sont vraiment des seals que je vais voir là-bas, sans compter que, les noms de plantes et d'animaux étant ceux dont il est le plus difficile de trouver toujours juste le correspondant dans



## A travers les Sociétés

**Société suisse des Femmes peintres, sculpteurs et décorateurs.**

On nous prie d'ajouter aux renseignements sur l'activité de cette Société parus dans notre précédent numéro que, lors de l'Exposition organisée en 1937 à la Kunsthalle de Berne, plusieurs achats ont été faits, tant par la Confédération que par le Fonds de chômage, ce qui marque bien la valeur des œuvres exposées.

**Union des Travailleurs sociaux de Genève.**

Mlle Ritzschel, Service Social volontaire, rue de la Madeleine, cherche armoire ou commode et linéolium.

une langue étrangère, je ne sais pas non plus très exactement de quels animaux il s'agit... Je verrai bien. Car n'est-ce pas là les délices des vacances que de pouvoir, au gré de sa fantaisie, partir pour une île inconnue, sans même savoir pourquoi l'on vous y mène? Et la mer est si bleue et si calme, et l'atmosphère si pure autour des rayonnantes montagnes lointaines, que deux heures de canot à moteur dans ce paysage sont de toutes façons, et à elles seules, une joie.

— Eh! bien oui, ce sont bien des phoques, comme je l'avais supposé, que le vieux marin bronzé et tanné, qui tient le gouvernail du canot, et dont je ne suis pas la seule à ne pouvoir comprendre le dialecte écossais, nous a conduits voir. Sans même nous faire toucher terre — et pourtant, j'espérais que nous débarquerions sur une île verdoyante, où une ferme blanche s'abritait pittoresquement sous deux grands arbres, près d'une crique — il nous a fait virevolter le long d'îlots rocheux, dont la marée découvrait les fourrages de goémon jaune et vert. Et là, paisiblement étendus, indolamment indifférents au bruit de notre moteur et aux exclamations des passagers, de splendides phoques moustachus et veloutés se chauffaient au soleil. Parfois, l'un d'eux, rôti par la chaleur de ce midi, se secouait et plongeait un moment, histoire de se rafraîchir, sa tête ronde émergeant seule de l'eau cristalline. Il y avait aussi là des bébés phoques, gris et velus, absolument délicieux. Cette fois-ci, nous avons compté dix-neuf habitants de cette colonie en quelques instants, et vingt-quatre, lors du précédent voyage du même canot, me dit-on.

... Amusement d'enfant, jugerez-vous dédaigneusement, que de voir ainsi dans leur élément des